

Deux femmes, deux corps, deux voix : une seule parole

Lorraine Desjardins

Number 66, 1993

Théâtre-femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29521ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desjardins, L. (1993). Deux femmes, deux corps, deux voix : une seule parole. *Jeu*, (66), 62–64.

Deux femmes, deux corps, deux voix : une seule parole

«Viens, on va se faciliter la vie...»

Conception et interprétation : Sylvie Tremblay et Hélène Pedneault. Ce spectacle fut créé la première fois en mai 1992, au bar le Brise-Bise de Gaspé. Il fut repris à Montréal, à l'Espace GO, les 24, 25 et 31 janvier et le 1^{er} février 1993, et plus récemment, à la Butte Saint-Jacques, du 13 au 18 avril.

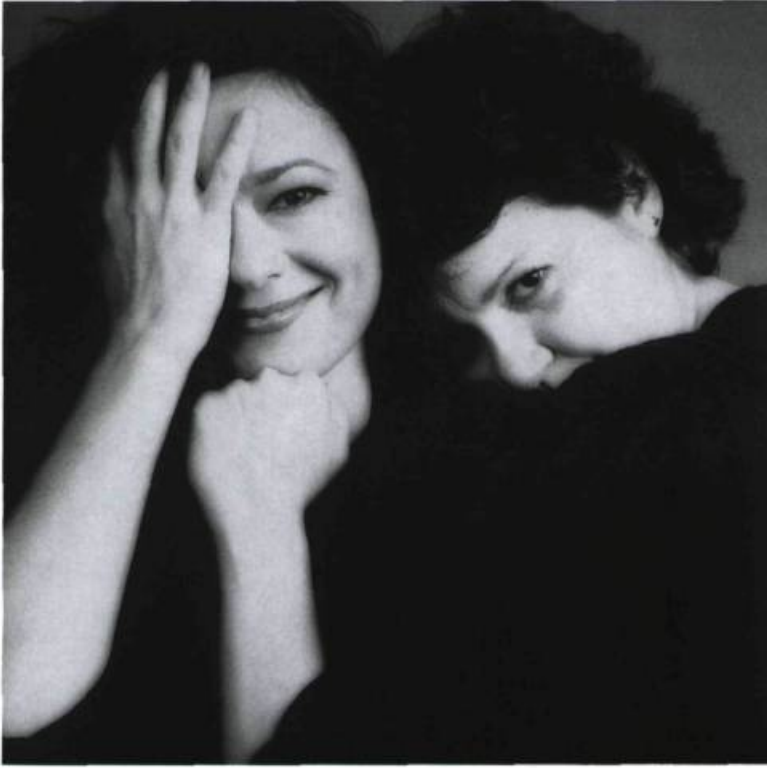
C'était le 13 avril dernier, au 50 de la rue Saint-Jacques, dans le Vieux-Montréal. La salle, la Butte, était pleine à craquer de monde et d'un nuage de fumée de cigarettes que les projecteurs de la toute petite scène se plaisaient à faire danser et à mettre en évidence.

Je ne m'attendais à rien de précis ce soir-là, sinon au fait de «recevoir» un spectacle donné par deux femmes de talent, mais que je connaissais à peine. À vingt heures et quelque, j'en étais encore à brosser de mon front les derniers événements de la journée et à m'installer dans l'ilot d'observation détaché qui sied si bien à ceux qui, comme moi, sont allergiques à la multitude.

Entre deux gorgées de bière et quelques bribes de conversation avortée, Sylvie Tremblay et Hélène Pedneault sont apparues sur scène et se sont mises, le plus naturellement du monde, à nous dire pourquoi elles étaient là. Elles n'ont d'ailleurs pas cessé, tout au long des deux heures meublées par leur présence, de nous redire pourquoi elles avaient choisi d'être ensemble sur une même scène. Elles ne l'ont pas fait au moyen d'explications factuelles ni par besoin de se justifier, mais en mariant simplement leurs poésies et leurs façons de ressentir la vie.

D'abord, bien qu'étant des amies de longue date, elles se passaient très bien l'une de l'autre avant de s'associer de la sorte. Tremblay chantait déjà, à fendre l'âme, depuis de nombreuses lunes, et Pedneault écrivait déjà de façon prolifique et à bout portant. Les deux artistes auraient pu continuer à se passer l'une de l'autre indéfiniment, quoique... la chanteuse ne se serait peut-être jamais accompagnée au piano et l'écrivaine n'aurait peut-être jamais chanté en public.

Pourtant, même à les voir se donner mutuellement du courage, même à les regarder se compléter et se répondre, même à les entendre se raconter et nous raconter leurs histoires de vie et d'amour, je me disais qu'elles n'avaient aucunement besoin du talent de l'autre pour occuper l'espace qui leur était prêté dans cette salle de spectacle. Il ne pouvait donc



Sylvie Tremblay et Hélène Pedneault dans *Viens, on va se faciliter la vie...*
 «J'ai reconnu qu'il y avait longtemps que des femmes n'avaient pris le temps de souligner, avec autant de vérité, leur particularité d'être et de ressentir.»
 Photo : Suzanne Langevin.

s'agir, ce soir-là, que d'un geste de complicité et de tendresse, une façon toute simple de se partager un instant de présence, comme on préfère partager un repas plutôt que de le manger seul devant le bulletin de nouvelles de 18 heures. Ces deux femmes ne faisaient que s'offrir, en toute gratuité, le luxe inestimable de «se faciliter la vie».

Se faciliter la vie, d'abord parce que, selon les dires même d'Hélène Pedneault : «Il n'y a pas de honte à vivre. C'est un exploit.» Tout un exploit de prendre sur soi le poids de vivre et de regarder mourir, d'assumer la responsabilité de faire rire et d'émouvoir, et de ressentir le besoin de dire pourquoi il était si impératif de le faire. Toute une preuve de confiance, également, que de laisser la voix d'une autre raconter, au reste du monde, des silences qu'on s'était soi-même imposés, par pudeur ou par besoin de se démarquer du silence des autres. Et

avec tout ce qu'il faut d'indiscrétion pour accepter «qu'il n'y ait plus d'intimité», les deux amies sont parvenues à accomplir l'exploit de vivre et de nous faire vivre un vrai moment de tendresse.

Les titres du programme sugg  raient déjà une grande parenté de cœur entre les deux femmes. Plusieurs pièces portaient incidemment leurs deux signatures : *Fais du feu, Émile* et *la Chanson du destin aveugle*. D'autres semblaient vouloir se réfléchir dans leurs contenus : *Sur le trottoir* de Sylvie Tremblay et *Mal des profondeurs* d'Hélène Pedneault parlaient toutes deux de la dureté du monde, de la solitude et de «l'ignorance des modes d'emploi». Un peu plus loin dans le spectacle, la chanteuse insérait, au compte-gouttes, des passages de sa *Chanson inachevée* parmi les silences des *Adieux en vue de vivre* de l'écrivaine. Deux très beaux textes racontant l'*innommabilit  * de la mort et les plaies ouvertes qu'elle laisse derrière elle.    l'appel lancé par la voix vibrante de Sylvie Tremblay, chantant «Des fois tu me manques comme me manque l'air», Pedneault répondait, parlant de sa peine : «Je l'ai laissée entrer pour ne pas rester seule, mais je suis rest  e seule.»

Mais c'  st à cause des mots de la *Lettre    Rose Rose* et ceux de *la Beauté du monde* que j'ai ressenti avec le plus d'intensité ce qui se passait réellement sur cette scène et dans cette petite salle enfumée et surpeuplée. J'ai compris à ce moment-là que d'un spectacle intime donné dans un petit bar de Gaspé en mai 1992 était n   un puissant et urgent besoin de

recréer ailleurs cet appel à l'amour et à la tendresse, cette nécessité de laisser «les mots faire de la musique comme la musique voudrait parler». J'ai reconnu qu'il y avait longtemps que des femmes n'avaient pris le temps de souligner, avec autant de vérité, leur particularité d'être et de ressentir.

Dans sa *Lettre à Rose Rose*, Hélène Pedneault dira : «Dans nos cœurs personne ne *croise* personne, les exploiters, les violeurs, les intrigants, les violents, les imbéciles, les politiciens véreux, les pollueurs sont toujours punis...» «Dans nos cœurs [celui des femmes et des hommes non amnésiques], il n'y a pas de différences notables entre les gens. Tous les cœurs sont d'un beau rouge vif, Rose Rose. Ils saignent.»

Je n'ai pas pu faire autrement, en recevant tout ça, que d'accepter comme un fait indéniable la responsabilité que j'ai, et que nous avons tous, de «réclamer comme un dû toute la beauté du monde». Et cette planche de salut, ce sont deux femmes, en tous points dissemblables dans leur voix et dans leurs corps, mais pratiquement jumelles dans leur façon d'aimer et de comprendre la vie, qui me l'ont suggérée. À croire que cette fois-ci l'âme aurait choisi exprès des corps différents pour exprimer une version unique de l'existence humaine, comme pour fournir la preuve que les apparences extérieures sont les seules à nous désunir. Au fond, peu importe à qui il revient de prendre la parole, les mots appartiennent à tout le monde, et les *je* sont plus véritablement des parcelles de *nous* que des acteurs isolés dans leur façon de jouer aux jeux du plaisir et de la souffrance.

Quant à moi, j'aurais pu, ce soir-là, rester chez moi et regarder les Sud-Africains continuer à s'anéantir, ou suivre l'évolution du siège de Waco, Texas. Mais je me suis laissé faciliter la vie par les paroles et les musiques de deux femmes à la fois chaudes et généreuses. Je me suis laissé convaincre, par elles, de la seule vérité qu'elles avaient à me dire, ce soir-là : «Il y a une vie pendant la vie.» ♦